

LES RIRES DE DIEU

CLAUDE SALES

LES RIRES DE DIEU

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-060134-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Ouverture

Si le rire est le propre de l'homme, qu'en est-il de Dieu ? Blasphème ! On ne rit pas de Dieu et Dieu ne rit pas des hommes. Pourtant, depuis quelques millénaires, les occasions ne lui ont pas manqué et aujourd'hui encore plus qu'hier. Mais, par une sorte de mélange de respect, de décence et de crainte, il est admis que Dieu ou Yahvé, ou Allah, ou l'Absolu, ou l'Éternel, ou le tout Autre... – bref tous les noms qu'on lui donne selon sa philosophie ou sa religion – est un être sérieux, grave et sage. En tout cas, il ne rit pas. Aucun peintre, aucun sculpteur n'a jamais osé l'imaginer ainsi. Aucun croyant non plus d'ailleurs et encore moins un incroyant !

Pire, l'idée, le mot même de dieu sont le plus souvent liés à l'angoisse, au drame, à la culpabilité, à la punition, à la souffrance, à la mort et au jugement. La mort rapproche de dieu, dit la sagesse

populaire toujours aussi pessimiste que conservatrice. Alors, l'âge aidant, le mondain se fait ermite, le jouisseur loue l'austérité, le débauché la chasteté, le riche la générosité ; l'esprit fort ressent quelques faiblesses et le sceptique qui doutait de tout sauf de sa personne se met à douter de lui-même. Celui qui croit au ciel et celui qui ne croit ni à dieu ni au diable font un petit bout de chemin ensemble. En fin de compte, après, après la mort, on ne sait rien... Si devant ce flot d'interrogations ou de conversions aussi soudaines que radicales, aussi ultimes que ténébreuses, dieu n'éclate pas de rire, c'est à y perdre son latin.

Ô clercs de toutes les religions, papes et évêques, rabbins, imams, sorciers et magiciens en tout genre, médiateurs entre la terre et les étoiles, fonctionnaires de l'éternité, vous avez beau répéter que le dieu que vous révélez ou que vous adorez est un dieu de vie, il est ressenti comme un dieu de mort. Même le dieu d'amour des chrétiens paraît avoir l'amour triste. Comme si la splendeur du monde et des hommes lui était étrangère. Comme si le bonheur et le plaisir et le rire étaient exclus de la célèbre vallée des larmes.

Que la vie humaine soit parfois tragique, chacun en fait l'expérience. Que l'histoire le soit aussi,

on le sait depuis l'origine de l'humanité. Et dieu, s'il existe, plus que quiconque. Aux aubes lumineuses, riches de promesses, répondent des crépuscules sanglants avec leurs cortèges de morts et de blessés, d'enfants assassinés, de torture, de génocides et de guerres sans fin. « Cette histoire, dit dieu, me ferait douter de moi, si je ne constatais en même temps qu'en dépit de l'horreur et de la cruauté, les hommes continuent de vivre et de donner la vie, avec cette puissante conviction que rien n'est jamais définitivement perdu, avec cet indéracinable désir d'être et de faire et ce rire comme un défi à tous les désespoirs. »

Ça y est ! Déjà il fait parler dieu. Quelle prétention ! Et il veut le faire rire. Quel sacrilège. Au nom de qui ? de quoi ? de quelle autorité ? Aucune, c'est vrai. Sauf...

Sauf que depuis que l'homme est l'homme, dans tous les temples de l'univers, on ne cesse de faire parler dieu ou les dieux : dieu dit, dieu pense, dieu veut... Sauf que, dit la Genèse des juifs et des chrétiens, dieu fit l'homme à son image... et que les hommes rient. Sans doute, mais c'est là passer les bornes ! Connait-on pourtant de meilleur explosif ou de plus fine lame pour briser les idoles, crever les baudruches, miner les faux prophètes, mettre à nu

LES RIRES DE DIEU

les pontifiants, abattre les tyrans et libérer la liberté.
Le rire de dieu et les rires des hommes sont peut-être
confondus !

Je n'ai signé avec personne
un contrat d'exclusivité.

Chacun voit midi à sa porte, et c'est assez naturel, dit dieu. Mais en même temps cela me fait sourire et parfois éclater de rire. Ainsi, que les juifs, qui les premiers ont reconnu en moi un dieu unique, célèbrent dans leurs rites, leurs prières et leurs chants l'alliance que nous avons conclue il y a deux millénaires, je m'en réjouis. Que les chrétiens soient convaincus dans leur cœur et dans leur tête que je suis le dieu vivant qui s'est incarné en Jésus de Nazareth, j'en suis aussi heureux. Que les musulmans enfin, les derniers venus dans cette brève histoire, me reconnaissent avec d'autres prières comme le seul vrai dieu, cela me plaît aussi. Je devrais donc être comblé, d'autant que ces croyants des trois religions du Livre – comme on dit – répètent qu'ils adorent le même dieu. Heureusement, car si ce n'était pas le cas, je me demande dans quel état serait la planète. Pendant des siècles, ils se sont écharpés. Des

croisades aux guerres de religion et des guerres de religion aux génocides du xx^e siècle, le sang n'a cessé de couler et coule aujourd'hui encore, en Europe, au Proche-Orient, en Afrique, ou en Asie, certains abreuvant une inextinguible soif de vengeance dans les mares des rancœurs passées. Et tout cela en mon nom. Au vrai, en dépit de leurs flamboyantes proclamations, je ne suis pas vraiment le même vrai dieu pour chacun. Non, je me trompe. La vérité, c'est que chacune des trois religions du Livre veut m'avoir en exclusivité.

Il serait temps qu'elles comprennent que je ne suis ni un acteur, ni un chanteur, ni un acrobate, ni un spectacle, ni un film dont l'une ou l'autre serait le producteur et bénéficierait ainsi de droits éternels. Je n'ai jamais signé de contrat d'exclusivité avec qui que ce soit. Ni avec les juifs, ni avec les chrétiens, ni avec les musulmans. Je n'appartiens à personne ou plutôt j'appartiens à tout le monde, au moins à ceux qui le veulent. Mais on ne me possède pas, de même que je ne possède personne. Je suis libre de droits. Si les croyants du Livre en étaient déjà convaincus, s'ils savaient que j'écoute avec la même attention la prière de l'un et l'imploration de l'autre, j'ai la faiblesse de penser qu'ils nourriraient un peu plus de tendresse dans leur face-à-face. Et peut-être même du rire dans leurs différences.

À ce propos aussi, il conviendrait que les croyants d'aujourd'hui cessent de... croire que l'histoire a commencé avec Abraham en Mésopotamie, il y a quelque quatre mille ans. Le père des croyants, disent-ils avec gourmandise. Je reconnais volontiers qu'Abraham a marqué une étape : il suffit de contempler quarante siècles pour en être convaincu. Mais de là à faire commencer l'histoire avec lui entre le Tibre et l'Euphrate et s'imaginer qu'avant ou ailleurs j'étais absent, il y a de la marge et surtout une prétention extravagante. Ah ! je ne vous en veux pas, hommes d'aujourd'hui. Je sais bien ce que vous avez en tête, ce que vous avez appris dans tous les catéchismes en suçant le lait de votre mère. Avant ou ailleurs, c'étaient tous des païens, des impies, des idolâtres, des barbares et des sauvages (et il y en a encore), bons à convertir à votre foi. L'affaire est close pour vous. Pas pour moi. Car je ne vois vraiment pas pourquoi ces hommes d'avant ou d'ailleurs seraient voués aux gémonies ou à l'oubli. Moi, je ne les oublie pas et peut-être ne m'ont-ils pas oublié, même s'ils ne m'ont jamais nommé.

Les tâtonnements, les balbutiements des premiers hommes et des premières femmes accédant lentement à la conscience dans les savanes ou les forêts d'Afrique, je les ai suivis, je les ai entendus comme une mère guettant sur les lèvres de son

enfant un sourire ou un mot. Leurs premiers travaux avec leurs haches et leurs couteaux de pierre, leurs premiers dessins sur les parois de grottes illuminées de torches, leurs premières parures d'os ou de coquillages, je les ai découverts avec eux. Leurs premiers désirs, leurs premières amours mêlées de glaise et de pulsion, et de passion, je les ai vécus avec émotion. Et leurs premières souffrances, leurs premiers morts ensevelis et ce vague espoir qui les habitait que tout n'était pas achevé, qu'au-delà de ces tombeaux de terre, il y avait peut-être un autre horizon, tout cela je l'ai éprouvé avec eux. Qu'ils se prosternent devant un astre, ou devant le tronc d'un arbre taillé de leurs mains, qu'ils entendent dans le tonnerre ou le bruissement des feuilles sous le vent une voix venue de l'inconnu, peu m'importe. Comment n'aurais-je pas écouté leurs premières demandes ! Comment n'aurais-je pas été bouleversé par leurs premiers pas ! Comment n'aurais-je pas été sensible à ces premières questions sans réponses, à cet étonnement d'être, à ce plaisir d'exister déjà tissé d'angoisses, à cette plénitude déjà peuplée d'absence...

Et Sumer, et l'Égypte et la Perse, et la Grèce avec leurs dieux multiples, et l'immense Asie, source de sagesses, croyez-vous que je les ai contemplées sur un nuage dans l'indifférence et l'oisiveté et dans

l'attente de vos temps triomphants. Leurs temples ne sont pour vous que ruines et vestiges d'un monde mort, dépassé. Mais moi, je respecte les hommes qui s'y sont prosternés, qui ont adoré leurs dieux (que vous qualifiez un peu trop vite d'idoles), je salue leurs cultes et leurs lois. Leurs croyances m'ont touché et me touchent encore. Et leurs prières ont sonné et sonnent à mes oreilles comme les vôtres. Entendez-vous que vous n'avez pas le monopole de l'absolu ni celui de la vérité.

Quand, il y a trente-quatre siècles, sur les bords d'un Nil peuplé de temples et de palais, le jeune pharaon Akhenaton s'interroge sur l'unicité d'un dieu soleil, dont chaque rayon se termine par une main tendue ou protectrice, j'aime le lien amical qu'il noue entre le ciel et la terre. Quand je vois un jeune Grec rendre hommage aux dieux de l'Olympe sur l'Acropole resplendissant de couleurs, je ne suis pas jaloux. Quand l'ardente Antigone, au péril de sa vie, récuse la loi de Créon au nom de la loi des dieux, je suis admiratif. Quand j'entends Socrate, au moment de boire la ciguë meurtrière, affirmer l'immortalité de l'âme, j'écoute avec ferveur. Quand... quand... ils sont innombrables les moments, les gestes, les mots qui défient les certitudes modernes.

Il y a encore une histoire que j'aimerais évoquer : celle du capitaine romain dont l'enfant est gravement malade. Ce brave capitaine de l'armée d'occupation de la Palestine a entendu parler de ce jeune juif nommé Jésus et de ses dons de guérisseur. Mon fils se meurt, dit-il en substance. J'y vais, répond Jésus. Inutile, réplique le militaire. Quand je donne un ordre mes soldats obéissent. Une manière de dire : guéris mon fils à distance. Commentaire de Jésus : je n'ai jamais rencontré plus grande foi en Israël. Et dieu sait pourtant que les croyants n'y manquaient pas. Cette histoire fait mon bonheur, car donner en exemple un officier romain plus proche sans doute de Jupiter et de Vénus que de Yahvé témoigne avec humour que la foi n'est pas nécessairement liée à une religion. Nous ne savons pas ce qu'ont dit les grands prêtres, mais ils n'ont pas dû apprécier. J'imagine la même scène aujourd'hui : un rabbin faire l'éloge d'un jeune musulman, ou encore un imam donner en exemple un jeune juif, ou encore le pape témoigner de son admiration pour la foi des juifs et des musulmans. Tout cela sent le souffre. Et moi aussi peut-être. Car depuis quelques minutes, j'entends la clameur montante des athées. De même que jadis pas un homme politique, pas une vedette n'échappait à la célèbre question : « Et dieu dans tout ça ? » Voici que les sans-dieu profèrent à leur tour : « Et nous dans tout ça ? » Attention, ce n'est pas à

LES RIRES DE DIEU

moi qu'ils s'adressent. Je n'existe pas. Mais ils sont irrités par cette permanente rumeur religieuse qui traîne autour d'eux. Cette soupe obscure de croyances mêlées, touillée par les fonctionnaires du divin. Un peu de lumière, un peu de raison, disent-ils à juste titre. Et ils s'effraient d'un XXI^e siècle soi-disant religieux, après tant de siècles où on s'est battu au nom de dieu.

Au fond, j'aime bien les athées. Les vrais. Ceux qui me nient, ceux qui refusent, ceux qui disent non. Ceux pour qui l'absurdité de la mort est absolue. À leur manière, ils sont aussi le sel de la terre, un sel qui érode toutes les convictions et qui un jour ou l'autre (le dernier?) brûle les lèvres de tout homme.

Ouverture	5
Je n'ai signé avec personne un contrat d'exclusivité.	11
Pardon aux incroyants et aux athées.	21
Je ne suis ni un patron, ni un psy, ni un voyeur, ni...	25
Je vous salue, amoureux de tous les temps.	37
Méfiez-vous des purs.	45
Je suis un dieu nu et qui doute.	49
Les armes de la foi... hélas!	63
Mon dieu, faites que...	71
Les crises me fatiguent.	75
Jésus, ce jeune juif qui ne cesse de m'étonner...	81
Cessez de charcuter l'amour!	99
La fin du monde : paradis ou cauchemar?	103
Je n'ai pas inventé les religions.	109
La révolte d'Ève.	129
Merci aux anticléricaux.	139
Je ris des riches.	145
J'aime les sondages!	151
Chaque jour, je guette à l'horizon...	155
Finale	169

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2003. N°60134 (XXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE